

## URBANISME ECOCOMPATIBLE ET DECROISSANCE

Roma Maggio 2011.

PAR SERGE LATOUCHE

Professeur émérite d'économie de l'Université d'Orsay, objecteur de croissance

### Introduction : Le désastre urbain de la société de croissance

Le désastre urbain que tout un chacun peut constater est le résultat de logiques qui échappent bien évidemment aux architectes et aux urbanistes. Nous avons quantité d'architectes (et même d'urbanistes) contemporains de qualité (y compris dans l'habitat écologique), pourtant cela n'empêche pas le désastre urbain actuel dans lequel le monde est enfermé. Souvent très séduisante à l'unité (les villa isolées en particulier ou les bâtiments de prestige), cette architecture est très décevante dans l'ensemble à la fois parcequ'elle échoue le plus souvent à 'faire ville' et surtout parcequ'elle a globalement échoué empêcher la décomposition du tissu urbain, la montée de la laideur du cadre de vie et la destruction de l'environnement, sans parler de l'échec à réduire la consommation d'énergie et l'empreinte écologique. Ces architectes et urbanistes ont été cependant les complices de ce désastre tout en s'efforçant d'y porter remède.

Ce désastre urbain, c'est le constat du grand architecte portugais, Alvaro Siza. « Le plus grave est la dévastation du territoire, le ratage de cette discipline qu'est l'utilisation de la terre... Nous assistons à la fin d'un ordre des choses qui préfigure peut-être autre chose, que nous ne connaissons pas encore. Et sans doute était-ce inévitable. Mais dans l'immédiat, la qualité est marginale et nous sommes devant un désastre »<sup>1</sup>. Nous vivons encore dans la ville *productiviste*, pensée et structurée en fonction de l'automobile sous des formes prétendument rationnelles (Il suffit de penser à la cité radieuse de Le Corbusier) avec sa ségrégation des espaces, ses zones industrielles, ses quartiers résidentiels sans vie.<sup>2</sup> Marinetti, en 1909 dans le Manifeste du Mouvement futuriste, anticipant le projet de Le Corbusier de raser Paris, veut détruire Venise au nom du progrès : » Détournez le cours de canaux pour inonder les musées !(...) A vous les pioches et les marteaux ! Sapez les fondements des villes vénérables ! » . Ceocescu l'a réalisé à Bucarest, Pompidou est mort trop tôt pour achever le projet de Le Corbusier sur Paris, mais Bruxelles est devenu l'exemple du massacre conjoint de la spéculation et de la modernisation.

---

<sup>1</sup> Entretien avec Dominique Machabert in Techniques et Architecture, 2003.

<sup>2</sup> Cochet Yves : *Antimanuel d'écologie*, Éditions Bréal, 2009. P. 247.

On a pu parler fort justement de la destruction des villes en temps de paix<sup>3</sup> - avec l'éclatement des centres anciens et la spéculation immobilière effrénée qui rejettent les couches inférieures et moyennes dans les périphéries, la prolifération des centres commerciaux, l'extension de zones pavillonnaires, l'émergence de tours, l'éventrement par les autoroutes et la multiplication des "non-lieux" (gares, aéroports, hypermarchés, voir Marc Augé/Marco Revelli), l'asphyxie de la circulation automobile - est un des symptômes d'une crise plus vaste engendrée par la sur ou hyper modernité (terme plus juste, à mes yeux, que la "post-modernité").<sup>4</sup> C'est le triomphe de la laideur. Pour comprendre l'approche urbaine de la décroissance, il importe **d'abord** de saisir comment la société de croissance engendre un désastre territorial, **puis** voir les implications architecturales et urbanistiques du projet de la décroissance.

Pour pouvoir esquisser ce que pourrait être l'urbanisme et l'architecture dans une société de décroissance, il faut préciser le sens du projet de la société de décroissance et en voir les implications urbaine et architecturales, ensuite nous pourrons voir à quoi ressemblerait une ville *décroissante*.

### **I Le projet de la décroissance et ses implications urbaines.**

Qu'est-ce que la décroissance ? Le mot d'ordre de décroissance vise avant tout à souligner fortement la nécessité d'abandonner le projet insensé de la croissance pour la croissance. On peut définir la société de croissance comme une société dominée par une économie de croissance et qui tend à se laisser phagocyter par elle. La croissance pour la croissance devient ainsi l'objectif principal sinon unique de la vie. Le cancer de la Croissance (con la "C" maiuscola) ne détruit pas seulement la ville, mais aussi le sens des lieux<sup>5</sup>, lacérant le territoire. C'est l'explosion de l'urbain, selon Tiziana Villani.

Si tratta di un processo di artificializzazione della vita. L'uomo pretende ricreare il mondo meglio di Dio e della Natura. Gli OGM, le nanotecnologie, la clonazione, l'allevamento industriale dei pesci, ecc. Ne sono una illustrazione. L'esito finale sarebbe il cyberman, l'uomo artificiale. Ora, il risultato più visibile è la trasformazione del mondo reale, del mondo nel quale siamo condannati a vivere, in discarica o pattumeria.

La faillite de Dubaï et de sa tour de 800 mètres inocuppée, constitue un symbole de la faillite du rêve américain et de son urbanisme. Le projet de tour de 1km de haut ne sera probablement jamais construit. La ville productiviste appartient au passé.

---

<sup>3</sup>Selon l'expression de Jean-Claude Michea, L'enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes, Micro-Climats, 1999.

<sup>4</sup> Cfr. Marc Augé e Marco Revelli.

<sup>5</sup> Tiziana Villani, La décroissance à l'âge de la révolution urbaine : écologie politique et hyperpolis, Entropia, N°8, printemps 2010.

Ovviamente il fine de la société de la décroissance non è un capovolgimento caricaturale consistente nel predicare la decrescita per la decrescita. Soprattutto la decrescita non è la crescita negativa, espressione antinomica e assurda che ben traduce il dominio dell'immaginario dello sviluppo<sup>6</sup>. Si sa che il semplice rallentamento della crescita fa cadere le nostre società nello sconforto a causa della disoccupazione e dell'abbandono dei programmi sociali, culturali ed ambientali che assicurano un minimo di qualità della vita. Si può ben immaginare quale catastrofe costituirebbe un tasso di crescita negativo ! Così come non c'è niente di peggio che una società fondata sul lavoro senza lavoro, niente è peggio di una società di sviluppo senza sviluppo. È cio' che condanna al social-liberismo la Sinistra istituzionale, che non osa decolonizzare l'immaginario. La decrescita è dunque auspicabile solamente in una « società di decrescita ». Il progetto di costruzione, al Nord come al Sud, di società convivili autonome ed ecome implica, rigorosamente parlando, più una a-crescita (come si parla di a-teismo) che una de-crescita. Si tratta precisamente dell'abbandono di una fede e di una religione : quella dell'economia.

Il cambiamento reale di prospettiva necessario per costruire una società autonoma di decrescita può essere realizzato attraverso il programma radicale, sistematico, ambizioso delle otto "R": rivalutare, ridifinire, ristrutturare, ridistribuire, rilocalizzare, ridurre, riutilizzare, riciclare. Questi otto obiettivi interdipendenti scatenano un circolo virtuoso di decrescita serena, conviviale e sostenibile<sup>7</sup>. Il ne s'agit pas d'un programme, nous sommes au niveau de la conception.

Le projet de société de décroissance s'articule autour du cercle vertueux des 8 R. On peut dire des huit "R" qu'ils sont tous plus importants les uns que les autres. Il me semble, cependant, que trois d'entre eux ont un rôle "stratégique" : La *réévaluation*, parce qu'elle commande tout changement, la *réduction* parce qu'elle condense tous les impératifs pratiques de la décroissance, et la *relocalisation*

---

<sup>6</sup>Ciò significa alla lettera « avanzare retrocedendo ». L'impossibilità in cui ci siamo trovati di tradurre « decrescita » in inglese è rivelatrice del dominio mentale dell'economicismo, ed è in qualche modo simmetrica alla difficoltà di tradurre crescita o sviluppo nelle lingue africane (ma anche decrescita ovviamente...). Il termine utilizzato da Nicholas Georgescu-Roegen, *declining*, non rende del tutto ciò che intendiamo per decrescita, neanche *decrease*, proposto da alcuni. Neppure i neologismi, *ungrowth*, *degrowth*, *dedeveloppement*, sono soddisfacenti.

<sup>7</sup> Si potrebbe allungare la lista delle "R" con: radicalizzare, riconvertire, ridefinire, ridimensionare, rimodellare, riabilitare, reinventare, rallentare, restituire, rendere, riscattare, rimborsare, rinunciare, ripensare, rieducare ecc., ma tutte queste "R" sono più o meno incluse nelle prime otto.

parce qu'elle concerne la vie quotidienne et l'emploi de millions de gens<sup>8</sup>. La problématique de la ville détruite et à repenser s'inscrit dans ce contexte plus vaste du territoire lacéré, de la perte des repères et de la crise du local. Le désastre urbain est en même temps un désastre rural et la destruction des paysages.

Toutefois, dans l'optique de la construction d'une société de décroissance sereine, la relocalisation n'est pas seulement économique. La politique, la culture, le sens de la vie doivent retrouver leur ancrage territorial. Le mot clef est *autonomie*.

La relocalisation occupe donc une place centrale dans l'utopie concrète et féconde de la décroissance et se décline presque immédiatement en programme politique. La décroissance semble ainsi rénover la vieille formule des écologistes : penser globalement, agir localement.

Rilocalizzare l'economia e la vita è una condizione non trascurabile della sostenibilità. Se l'utopia della decrescita implica un pensiero globale, oggi la si realizza solo partendo dai territori. Si tratta di Riterritorializzare (Alberto Magnaghi), ritrovare un sito e ri-abitarlo.

Toutefois, l'architecture écoresponsable ou l'habitat bioclimatique n'est pas la solution, au mieux constitue-t-elle un hypothétique élément de solution. La « ville soutenable » préconisée par la charte d'Aalborg (1994) est plus une forme de modernisation écologique du capitalisme (greenwashing) qu'un véritable remède au désastre du productivisme. Sous les termes « habitats groupés », « covoisinages », « cohabitats », « écoquartiers », « villes écologiquement soutenables », différents projets ont été réalisés en Europe et aux Etats-Unis.<sup>9</sup> Les réalisations les plus connues, apparues vers la fin des années 2000, sont celles du quartier Vauban à Fribourg-en-Brisgau (Allemagne), Houten (périphérie d'Utrecht, 40 000 ha) et de Bedzed (Beddington zero energy development) dans la ville de Sutton au sud de Londres. En fin de compte ce sont des îlots de soutenabilité dans une mer de pollution urbaine qu'ils ne réussiront pas à transformer. La faillite et l'échec retentissants des « écovilles » chinoises est symptomatique. Les rares projets, lancés en fanfare comme à Chongming, sont dans l'impasse. L'écoville de Dongtan à Chongming en face de Shanghai a été lancée à marche forcée en 2006-2008 pour servir de vitrine écologique à l'Exposition universelle. Le parrain du projet a été limogé en 2008 pour corruption et le projet mal conçu a été abandonné. Les autres projets (Huangbaiyu et Tianjin) sont mal en point. L'économie l'emporte sur l'écologie<sup>10</sup>. Dans ces projets il s'agit d'habiter mieux mais non de changer le rapport à la nature, au paysage et à la logique consumériste.

---

<sup>8</sup> "Quatre thèmes peuvent structurer l'espace en devenir des sociétés de sobriété, remarque Yves Cochet : l'autosuffisance locale et régionale, la décentralisation géographique des pouvoirs, la relocalisation économique et le protectionnisme, la planification concertée et le rationnement", Cochet Yves, Pétrole apocalypse, Fayard, 2005, p. 208.

<sup>9</sup> La Décroissance n° 39, mai 2007.

<sup>10</sup> Philippe Grangereau, Avec ses écovilles, la Chine joue aux échecs. Libération du 17 mai 2010.

I tentativi onorevoli degli architetti e degli urbanisti di porre rimedio alla crisi urbana e sociale proponendo schemi ingegnosi - regioni urbane, città giardino, città totale, reti urbane, conurbazioni (Geddes), Broadacre city (Wright), città compatta, città distesa, ecc., che cercano una nuova articolazione tra città e campagna, sono condannati allo scacco per mancanza di un'analisi globale del fallimento della società della crescita.

Le fonctionnalisme formalisé par la Charte d'Athènes de Le Corbusier (1943) qui prétendait lutter contre le « désordre urbain » a engendré finalement un désordre plus grand au prix d'une explosion de l'empreinte écologique de la ville. Secondo la profezia di Lewis Mumford, la megapolis si trasforma in tyrannopolis, poi finisce come nekropolis<sup>11</sup>. Tel semble être le destin de *l'hyperpolis* virtuelle constituée par la finance et les média mondialisés.

La crise est politique et donc le remède doit l'être aussi. C'est la raison pour laquelle le projet de la décroissance passe nécessairement par une refondation du politique et partant de la *polis*, de cité et de son rapport avec la nature. Le projet urbain est nécessairement second par rapport au projet sociétal et le projet architectural est second par rapport au projet urbain. Le « désastre » urbain n'est pas le résultat d'une défaillance des architectes ni des urbanistes, il est le résultat d'une crise de civilisation.

Solo con l'inserimento dentro il progetto di costruzione di una società di decrescita il tessuto locale e urbano può essere ricomposto.

## II- A quoi ressemblera la ville décroissante ?

La ville décroissante devrait être une ville à empreinte écologique réduite, entretenant un rapport fort avec l'écosystème (une bio-région). Plutôt que de songer à construire des villes nouvelles, ce sera d'abord une autre manière d'habiter la ville au Nord comme au Sud.

La ville consomme de la basse entropie (énergie, ressources, aliments, etc.) et exporte massivement de la haute entropie (déchets, pollution). Il s'agit d'un prédateur écologique qui consomme une surface « fantôme » très supérieure à sa seule superficie.

« Pourqu'un mètre carré de surface urbaine fonctionne dans les villes espagnoles, il faut 60 mètres carrés d'espace rural, de sol agricole, forêt ou prairie, pour permettre aux troupeaux de produire les biens et services réclamés par les grandes villes. L'empreinte écologique urbaine n'arrête pas de croître. Il y a 50 ans, les villes n'avaient besoin pour chaque mètre carré que de 25 m<sup>2</sup> de campagne. Si on fait une projection, à ce train là, en 2050, il faudra 500 m<sup>2</sup> de sol rural par m<sup>2</sup> urbanisé.

L'empreinte écologique du citoyen espagnol représente 4 fois l'empreinte soutenable (6ha 395/1,

---

<sup>11</sup> Thierry Paquot, *Terre urbaine. Cinq défis pour le devenir urbain de la planète*, La découverte, Paris 2006 e *Utopies et utopistes. Repères*, La découverte, Paris 2007.

8) »<sup>12</sup>.

Plus la ville est étalée, « fonctionnelle » (Le Corbusier), plus cette empreinte est forte. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille verticaliser... Les tours sont des gouffres d'énergie et n'accroissent pas vraiment la densité. Il faut certainement réinventer une ville plus « compacte ». L'habitat individualisé, isolé, même écologiquement bien pensé est une hérésie urbanistique, du point de vue de la décroissance, car des hectares de terres agricoles disparaissent chaque année sous le béton et le bitume. La construction groupée et le logement collectif présentent une efficacité énergétique plus poussée.

A la place des mégapoles actuelles il faut imaginer une ville écologique, faite de villages urbains où cyclistes et marcheurs utiliseront une énergie renouvelable. Dans la ville *décroissante*, les habitants retrouveront ainsi le plaisir de flâner cher à Baudelaire ou Walter Benjamin. Réapprendre à habiter le monde est donc un impératif !

On peut songer à organiser des biorégions urbaines. La biorégion ou écorégion peut être définie comme une entité spatiale cohérente traduisant une réalité géographique, sociale et historique. Elle peut être plus ou moins rurale ou urbaine - distinction malheureusement en voie de disparition. La biorégion urbaine, constituée d'un ensemble complexe de systèmes territoriaux locaux doté d'une forte capacité à l'autosoutenabilité écologique, vise à la réduction des déséconomies externes et de la consommation d'énergie (o esternalità negative, cioè i danni provocati dall'attività di un soggetto che ne fa pagare i costi alla collettività)<sup>13</sup>. Politiquement, une biorégion urbaine pourrait être conçue comme une municipalité de municipalités ou d'"une ville de villes" voire une "ville de villages", bref un réseau polycentrique ou multipolaire<sup>14</sup>. Considérer une aire métropolitaine comme une articulation de quartiers autonomes fonctionnant comme des communes juxtaposées, selon l'idée de Bookchin, est intéressante.

« La città, che da secoli ha funzionato secondo la formula del 'luogo dove tutto si scambia', scrive Yona Friedman, diventerà un'arca di Noè destinata ad assicurare la sopravvivenza della specie nonostante il diluvio. Una grande autonomia, una grande autarchia saranno dunque necessarie » (p. 161).

Questa autonomia comunque non significa ancora un'autarchia completa. Si potrà stimolare il commercio con le regioni che avranno fatto la stessa scelta e avranno abbandonato il produttivismo.

Si ricercherà anche l'autonomia energetica locale : le energie rinnovabili sono adatte alle società decentralizzate, senza grandi concentrazioni umane. Questa dispersione ha il vantaggio che ogni regione

<sup>12</sup> Eugenio Reyes in Taibo Carlos (dir), *Decrecimientos. Sobre lo que hay que cambiar en la vida cotidiana*. Catarata, Madrid, 2010, p. 57.

<sup>13</sup> Paola Bonora "Sistemi locali territoriali, transcalarità e nuove regole della democrazia dal basso" in Marson Anna (a cura di) *Il progetto di territorio nella città metropolitana*. Alinea editrice, Firenze 2006.

<sup>14</sup> Alberto Magnaghi, *Dalla città metropolitana alla (bio)regione urbana*, in Anna Marson (a cura di), *Il progetto di territorio nella città metropolitana*, Alinea, Firenze 2006, pp. 69-112.

del mondo possiede un potenziale naturale per sviluppare una o più filiera di energia rinnovabile<sup>15</sup>.

« Sera-t-on capable un jour, se demande Christophe Laurens, architecte et paysagiste, d'habiter poétiquement les tours de bureaux, les stades, les échangeurs, les centres commerciaux, les décharges et tous les parcs d'attractions, tout ce que l'architecte hollandais Rem Koolhaas appelle le *junkspace* »<sup>16</sup>. La réponse vient peut-être de Yona Friedman : « Per trasformare il male in bene, dice Friedman, dovremo disfarci del condizionamento che abbiamo subito » (p.140). Il s'agit d'habiter autrement la même ville : Penser Le Paris/le Pari de la décroissance.

Dans un premier temps, la ville décroissante, ce peut être la ville actuelle d'où auront été éliminées la publicité, les voitures et la grande distribution et où auront été introduits des jardins partagés, des pistes cyclables, une gestion en régie des biens communs (eau, services de bases) et développé le cohabitât et les ateliers de quartier. Une reconversion sera nécessaire mais aussi une certaine désindustrialisation.

Il risultato di questa *disindustrializzazione* realizzata, grazie a degli attrezzi sofisticati ma conviviali, sarebbe la prova che si può produrre altrimenti. Anche se la parte autoprodotta non è totale, essa è almeno importante<sup>17</sup>.

Nel suo bel libro, *Manifesto per la felicità. Come passare dalla società del ben-avere a quella del benessere* (Donzelli, 2010), Stefano Bartolini presenta così' la città « relazionale » che corrisponde quasi-esattamente al progetto della decrescita : « La città relazionale è uno degli aspetti cruciali della mia proposta di assegnare ai bambini una priorità ben maggiore di quella attuale perché essi sono il paradigma dello stretto legame tra spazio e mobilità nel determinare l'esperienza relazionale. I bambini devono disporre di spazi pedonali di qualità vicino a casa e della possibilità di arrivarci da soli.

Gli elementi chiave di una città relazionale sono : l'auto privato deve essere drasticamente limitata come misura strutturale, per fare in modo che tutti i cittadini usino i trasporti pubblici ; la densità di popolazione deve essere alta ; ci devono essere molte piazze, parchi, isole pedonali di qualità, centri sportivi ecc. ; le aree pedonali ideali sono nei dintorni del mare, di un lago, un fiume, un ruscello, un canale ; devono attraversare la città in modo da formare una rete pedonale e ciclabile ; ci devono essere il più possibile marciapiedi spaziosi e piste ciclabili ; ampi terreni di proprietà pubblica devono circondare la città, per costruirvi parchi e case<sup>18</sup>. »

Et pour le Sud ? Il faut partir de la réalité. Deux milliards de gens vivent dans des bidonvilles ou des favelas autoconstruites et n'accéderont jamais à la ville productiviste. La vision de Yona Friedman de l'architecture et de l'urbanisme de survivance est certainement plus réaliste pour le Sud et d'ailleurs en

<sup>15</sup> Y. Cochet, *op. cit.*, p. 140.

<sup>16</sup> Dans Entropia n° 8 Territoires de la décroissance, p. 145. « Le junkspace, c'est ce qui reste quand la modernisation est à bout de course, ou, plutôt ce qui se coagule au fur à mesure qu'elle se fait.

<sup>17</sup> I. Gransted, *op. cit.*, p. 70. A la fin de sa vie, André Gorz a développé des idées proches (voir son article dans le N° 2 d'Entropia, 1<sup>er</sup> semestre 2007.

<sup>18</sup> Stefano Bartolini, *Manifesto per la felicità*, Donzelli, 2010, p. 42.

cohérence avec la ville décroissante au Nord. La ville *pauvre* est faite d'un ensemble de bidonvillages. « Il *bidonvillage* è la società anarchica dei poveri e non a che fare con una scelta ideologica o politica ; questo tipo di società si è costituito semplicemente perché l'esperienza ha provato che questo assicura al *bidonvillage* le migliori probabilità di sopravvivenza ». (p. 109)

Finalment, « La risposta dell'architettura di sopravvivenza ai problemi correnti sarebbe dunque : costuire meno, ma imparare ad abitare in altro modo ; sfruttare meno i nostri campi, in in compenso imparare a rivedere i nostri criteri di 'commestibilità » ; vivere nelle città in cui abitiamo, ma organizzarci con minori spostamenti e vivere all'interno del nostro villaggio urbano, isolato dagli altri villaggi urbani, non più frequentati da noi perché lontani » (p. 139).

En attendant les nécessaires changements de "gouvernance" mondiale, et l'arrivée au pouvoir de gouvernements nationaux acquis à l'objection de croissance, de nombreux acteurs locaux ont implicitement ou explicitement emprunté la voie de l'utopie féconde de la décroissance. On peut aussi mentionner l'expérience de Correns, ce village du Var où tous les vignerons ont décidé de passer à l'agriculture biologique, ou celle de Barjac<sup>19</sup>. Dans ce dernier exemple, on voit comment l'introduction de produits bio dans les cantines scolaires, décidée par un maire courageux et créatif, peut de proche en proche modifier en profondeur la totalité de la vie d'un village. Tout cela relié à des initiatives plus petites comme les GAS ou les AMAP, etc.

Le mouvement des villes en transition né en Irlande (Kinsale près de Cork) et qui s'épanouit en Angleterre (à Totnes) est peut-être la forme de construction par le bas de ce qui se rapproche le plus d'une société de décroissance. Ces villes, selon la charte du réseau, visent d'abord à l'autosuffisance énergétique en prévision de la fin des énergies fossiles et plus généralement à la *résilience*. Ce concept emprunté à la physique en passant par l'écologie scientifique peut être défini comme la permanence qualitative du réseau d'interactions d'un écosystème, ou, plus généralement, comme la capacité d'un système à absorber les perturbations et à se réorganiser en conservant essentiellement ses fonctions, sa structure, son identité et ses rétroactions<sup>20</sup>. La résilience désigne plus simplement la capacité d'un écosystème à résister à des changements de son environnement. Comment, par exemple, de grandes agglomérations urbaines vont-elles pouvoir affronter la fin du pétrole, l'élévation de la température, et toutes les catastrophes prévisibles ? La réponse de l'expérience écologique est que si la spécialisation permet d'accroître les performances dans un domaine, elle fragilise la résilience de l'ensemble. La diversité au contraire renforce la résistance et les capacités d'adaptation. Réintroduire les jardins potagers, la polyculture, l'agriculture de proximité, de petites unités artisanales, multiplier les sources d'énergie renouvelable renforcent donc la résilience.

<sup>19</sup> Devenue célèbre par le film de Jean-Paul Jaud, *Nos enfants nous accuseront*.

<sup>20</sup> Rob Hopkins, *The Transition handbook. From Oil Dependency to Local Resilience*, Green Books Ltd, 2008.



**Conclusion :** Pour conclure, on peut reprendre deux citations d'architectes :

Enrico Frigerio (in *Slow Architecture*) : « L'architetto esteta, creatore di forme, credo sia oggi quasi anacronistico ».

Yona Friedman : « Dopo tutto, stiamo forse riscoprendo che assicurarsi la sopravvivenza puo' anche essere la Festa » (p. 167).

In sintesi, la città *decescente* preserverà l'ambiente che è in ultima analisi la base di tutta la vita, aprirà a ciascuno un accesso più democratico all'economia, ridurrà la disoccupazione, rafforzerà la partecipazione (e dunque l'integrazione) e anche la solidarietà, fortificherà la salute dei cittadini grazie alla crescita della sobrietà e alla diminuzione dello stress<sup>21</sup>. L'impatto sul paesaggio, anche se non fosse l'oggetto di una politica specifica, sarà necessariamente positivo.

C'est la société d'abondance frugale.

---

<sup>21</sup> Willem Hoogendick, *op.cit.*